

# Les abeilles n'ont jamais cessé de disparaître, mais plus personne n'en parle

Clément Poursain – 13 avril 2026

**Vingt ans après une prise de conscience mondiale, les pertes restent massives chez les apiculteurs, révélant une crise silencieuse devenue structurelle pour l'agriculture et les écosystèmes.**



Il ne s'agit pas d'une extinction imminente, mais d'une crise économique et écologique. | Aaron Burden

Il y a vingt ans, les abeilles domestiques ont commencé à disparaître par millions, affolant la planète entière. À l'époque, les médias multipliaient les alertes et les solutions pour sauver les abeilles. Aujourd'hui, plus personne n'en parle et pour cause: les conséquences de la crise climatique se sont multipliées, menaçant la faune, la flore, l'humanité. La crise des pollinisateurs serait-elle terminée, ou simplement éclipsée par le vacarme de l'actualité mondiale ?

Il faut dire que la situation n'est pas claire : certains affirment que les abeilles sont tirées d'affaire, d'autres soutiennent qu'elles n'ont jamais été menacées d'extinction. En réalité, les signaux d'alarme n'ont jamais cessé de clignoter : «*Nos pertes augmentent d'année en année*», déplore auprès de Fast Company Zac Browning, apiculteur de quatrième génération dans le Dakota du Nord, aux États-Unis. Cet hiver, il a perdu plus de la moitié de ses colonies. À l'échelle du pays, les apiculteurs professionnels ont vu disparaître en moyenne 62% de leurs ruches.

Il ne s'agit pas d'une extinction imminente, mais d'une crise économique et écologique. Pour les apiculteurs, les abeilles peuvent être remplacées en divisant une colonie existante ou en achetant de nouvelles reines. Mais à ce rythme, la discipline devient une activité précarisée. «*Perdre 50% de ses ruches, c'est le signe d'une exploitation malade*», explique Zac Browning. Au-delà de 25% de pertes annuelles, les coûts de reconstruction, d'emprunt et d'inflation s'accumulent : «*On peut reconstruire, oui, mais pas éternellement.*»

La situation est certes moins spectaculaire qu'en 2006, lorsque les apiculteurs avaient signalé un mystérieux syndrome d'effondrement des colonies, et des ruches vidées soudainement de leurs abeilles adultes. Ce phénomène est aujourd'hui plus rare, mais les mortalités hivernales demeurent massives. «*Nous continuons à observer des pertes insoutenables*», confirme Christina Grozinger, professeure d'entomologie à l'Université d'État de Pennsylvanie. Depuis deux décennies, une ruche sur trois disparaît chaque hiver, un rythme impossible à gérer sur le long terme.

### **Un modèle économique menacé**

Ces pertes ont un impact direct sur l'agriculture. En Californie, les producteurs d'amandes ont besoin de deux ruches par hectare pour garantir la pollinisation, soit environ 1,7 million de ruches et 80 milliards d'abeilles ! Lorsque les apiculteurs manquent de colonies, ils doivent s'associer pour parvenir à couvrir toutes leurs exploitations. Pour l'instant, la production tient le coup, mais si le modèle économique se fragilise davantage, c'est toute une chaîne alimentaire qui vacillera.

Le véritable danger, rappelle Christina Grozinger, concerne aussi les pollinisateurs sauvages. Eux n'ont aucun «gestionnaire» pour reconstituer leurs populations. Habitat détruit, pesticides omniprésents, floraison perturbée par le changement climatique: l'ensemble de ces facteurs érode les communautés naturelles d'insectes pollinisateurs.

### **Un danger pour les pollinisateurs sauvages**

La prise de conscience médiatique des années 2000 a eu le mérite d'attirer l'attention sur le rôle crucial des pollinisateurs dans les écosystèmes et l'agriculture. «*Ce mouvement a réveillé les consciences, mais il a aussi réduit le sujet aux seules abeilles domestiques*», analyse Scott Black, directeur de la Xerces Society for Invertebrate Conservation. Beaucoup ont confondu «pollinisateurs» avec «abeilles à miel», oubliant la centaine d'espèces sauvages tout aussi essentielles.

Certaines initiatives, pleines de bonne volonté, ont même eu des effets négatifs : hôtels à abeilles mal entretenus, ruches sur les toits d'entreprises... Ces démarches, vues comme écoresponsables, peuvent en réalité aggraver le problème. Aux États-Unis, les abeilles domestiques, importées d'Europe, ne sont pas adaptées à tous les environnements locaux et risquent de priver les espèces régionales de fleurs et de

ressources. «*Dans un monde idéal pour les pollinisateurs indigènes, les abeilles à miel n'auraient jamais été amenées ici*», remarque Scott Black.

Sur le même sujet



La bonne nouvelle, c'est que les solutions pour les abeilles domestiques peuvent aussi profiter aux espèces sauvages : réduire l'usage des pesticides, replanter des prairies fleuries, des haies bocagères, restaurer les corridors écologiques, tout cela est faisable. Ce dont manquent aujourd'hui les abeilles, ce n'est pas d'attention médiatique, mais de volonté politique.

Le vrai enjeu n'est donc plus de sauver les abeilles à miel, qui continueront à exister puisque nous les élevons. Il s'agit de savoir si nous sommes prêts à préserver les conditions qui permettent à toutes les pollinisatrices —domestiques et sauvages— de survivre. Car sans elles, une part immense de notre agriculture, et de nos écosystèmes, pourrait s'effondrer.